A black and white portrait of a woman with dark, wavy hair, smiling slightly. She is resting her chin on her hand. The background is dark and textured. The text is overlaid on the bottom left of the image.

Lytta
Basset

Philosophe
et théologienne



Je suis assoiffée, enragée de vérité

PROPOS RECUEILLIS PAR MARGUERITE LEFEBVRE
PHOTOS : STÉPHANE OUZOUNOFF / CIRIC ; MARGUERITE LEFEBVRE

11

La perversion, Lytta Basset l'a souvent croisée sur sa route avant de se mettre à l'écriture de son dernier ouvrage Faire face à la perversion. La philosophe et théologienne franco-suisse propose, pour s'en sortir, de recourir à nos ressources spirituelles, à la suite du Christ.

Nous sortons de longues semaines de confinement. Qu'est-ce que notre société a appris de cette période ?

Ce confinement a dû être pour beaucoup l'occasion de faire une expérience à la base de tout changement de mentalité : reconnaître et accepter ses limites, individuellement et collectivement. Nous ne sommes pas des êtres tout puissants ; accepter la réalité de notre humanité est une joie et un soulagement.

Cette situation a aussi été propice à l'augmentation des violences dans les foyers. Comme accompagnante spirituelle, vous avez dû être sollicitée...

J'ai effectivement reçu des demandes de soutien par téléphone, dans le cadre d'accompagnements réguliers. Dans ce cas, la première

ressource nécessaire est la prière des autres (la mienne mais aussi celle d'une chaîne de prière que je mobilise). La parole et le retrait intérieur sont également déterminants : les victimes peuvent ainsi se replacer dans la force du lien invisible avec ceux qui les soutiennent.

Dans votre livre *Faire face à la perversion*, vous analysez le comportement pervers narcissique. On en parle beaucoup aujourd'hui, mais il ne date pas d'hier...

C'est vrai, mais, auparavant, les gens n'avaient pas d'outils pour le repérer. Lors des accompagnements, les victimes sont d'ailleurs souvent dans une confusion incroyable, allant parfois jusqu'à se demander si elles ne sont pas elles-mêmes perverses ou manipulatrices ! La notion de perversion narcissique a été créée par le psychiatre

→ Paul-Claude Racamier dans les années 1950. L'expression vient du latin « *per-vertare* », soit « changer le sens, tourner en son contraire », et désigne les personnes qui projettent sur l'autre ce qu'elles ne peuvent pas ou ne veulent pas assumer. Exemple classique : pour ne pas avoir à supporter son propre sentiment de culpabilité face à son mensonge, on l'expulse sur autrui en l'accusant d'être menteur. À l'origine, il y a un narcissisme – notre indispensable narcissisme de base, source de la confiance en soi – blessé, détruit, abîmé. Si aucun travail de vérité sur soi-même n'est amorcé, on peut descendre sur la pente perverse qui consiste à écraser les autres, nier leur existence. C'est un refus total de l'altérité.

Est-ce une pathologie ou peut-on tous, un jour, avoir un comportement pervers ?

Pour 2 à 4 % de la population, totalement incapables de se remettre en question, c'est une réelle pathologie. Mais toute personne ayant de la peine à assumer sa propre souffrance peut, à un moment donné, se comporter de manière perverse en tentant inconsciemment de s'en décharger sur autrui. Cela ne devient destructeur que par la répétition de ce comportement.

Beaucoup de personnes sont donc concernées !

Oui. Suite à la sortie de mon livre, j'ai d'ailleurs reçu une avalanche de demandes d'accompagnement spirituel de personnes dans des situations extrêmement douloureuses face à la perversion narcissique. On associe souvent ce problème à la relation de couple, mais cela peut concerner tout type de lien, comme celui d'un parent avec son enfant. Dans ce cas, les victimes ont subi cette emprise toute leur vie.

Que proposez-vous aux victimes ?

Le travail des psychothérapeutes est déterminant, mais l'idéal, ce sont des spécialistes qui cumulent cette compétence avec une dimension spirituelle, ce qui ne court pas les rues. Malgré un travail de lucidité et de vigilance, les personnes que je rencontre ne sont en général pas totalement satisfaites des réponses apportées par la psychologie. De fait, le premier conseil des psychologues est de s'éloigner de la personne toxique, ce qui est impossible dans certains cas (les enfants d'une mère âgée, par exemple). Les victimes, croyantes ou non, sont alors en demande d'autres soutiens. Ces ressources spirituelles englobent tout ce qui fait notre humanité : nos outils psychologiques, notre bon sens, notre pensée, notre sens critique, notre intuition, nos perceptions corporelles, nos capacités langagières, notre ouverture aux autres, notre énergie de vie, nos désirs de vérité, de justice et de liens affectifs authentiques, notre réceptivité à un Autre que nous-même.

BIO EXPRESS

1950

Naissance à Uturoa (Polynésie française).

1967

Études de philosophie à Montpellier (Hérault).

1970

Études de théologie à Strasbourg (Bas-Rhin), où elle rencontre son futur mari, père de ses trois fils.

1998

Professeure à l'université jusqu'en 2014.

2001

Mort de son fils Samuel.

2014

Création de l'Association pour l'accompagnement spirituel. <https://www.aaspir.ch>

2019

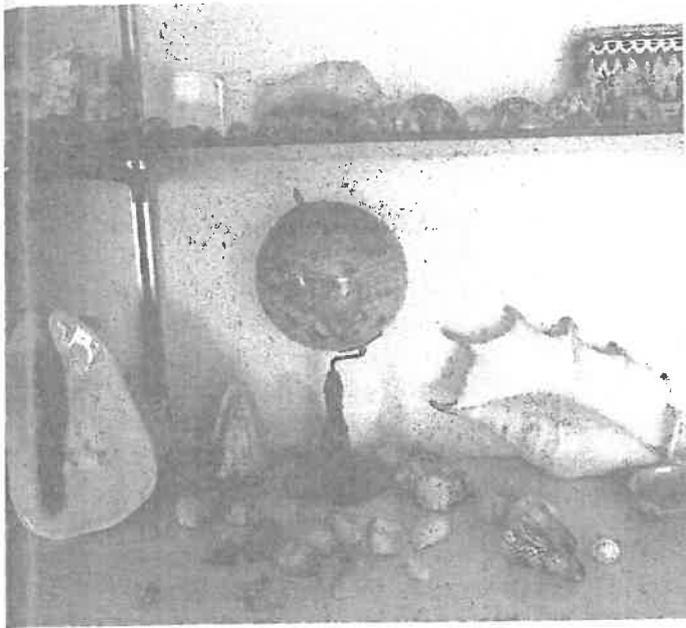
Faire face à la perversion, des ressources spirituelles inattendues (Éd. Albin Michel).

Où peut-on puiser l'énergie de s'en sortir ?

Dans la personne de Jésus, confronté lui aussi à des manœuvres perverses du début jusqu'à la fin de sa vie terrestre. C'est d'ailleurs ce qui touche tant mes lecteurs. Lorsque j'ai reparcouru les évangiles de A jusqu'à Z avec cette grille de lecture, j'ai été abasourdie ! Ce comportement est décrit dans les psaumes, dans l'Ancien Testament, mais je ne m'attendais pas à autant d'exemples dans le Nouveau Testament.

Quel est l'exemple le plus fort, selon vous ?

C'est dans l'évangile de Luc lorsque, cherchant à le faire tuer, les scribes et les grands prêtres viennent vers Jésus en tentant de le flatter, de le séduire (Lc 20, 21). Ce grand classique de la manipulation, outil des pervers narcissiques



« Quelques coquillages pêchés par mon père au cours des treize années passées en Polynésie française (Tahiti) comme pasteur missionnaire. »

« Dans ma maison près de Lausanne, mon bureau... havre de paix, de méditation et de travail, de plain-pied avec un jardin. J'aperçois une partie du lac Léman au bout du chemin. »



par excellence, consiste à utiliser quelqu'un pour l'amener à faire ce qu'on veut qu'il fasse, sans qu'il s'en aperçoive. Mais voilà qu'arrive la question piège : « Faut-il payer l'impôt à César ? » C'est l'exemple même d'une manœuvre perverse. Si Jésus dit « non », il tombe dans l'illégalité. S'il dit « oui », il se décrédibilise aux yeux de ses disciples juifs : même Jésus s'incline devant César plutôt que devant Dieu. Mais, dans un exemple de contre-manipulation brillantissime, Jésus ouvre une troisième voie : « Rendez à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu », c'est-à-dire le monde entier, y compris l'argent de César, puisque tout lui appartient.

Les comportements pervers prennent également racine dans le mensonge...

Oui, le mensonge à soi-même ou aux autres est le moteur de la perversion narcissique et il n'a qu'un seul père, selon Jésus : c'est le diable, littéralement le « diviseur ». « Il n'y a point de vérité en lui. Lorsqu'il profère le mensonge, il parle de son propre fonds, car il est menteur et père du mensonge » (Jn 8, 44). Quand, harcelé, il est sur le point d'être arrêté, Jésus dit encore : « En moi, il n'a rien » (Jn 14, 30). Le déni de son altérité et la volonté d'emprise sur lui n'ont aucune... prise!

Pour faire la vérité en soi, la parole est un outil précieux. Est-ce l'arme ultime contre les personnes perverses ?

Elle l'est d'autant plus que c'est également la leur. La victime d'une personne perverse est souvent dans une attitude de silence et de soumission. À chaque fois qu'elle s'exprime, on lui dit qu'elle est folle, qu'elle est paranoïaque, qu'elle devrait se faire soigner (quand on ne l'enferme pas pour de bon dans un hôpital psychiatrique). Dans le cadre d'un accompagnement psychologique ou spirituel, elle retrouve l'usage du « je ». C'est peut-être la première fois de sa vie qu'elle arrive à dire « je sens que », « je pense que », « je voudrais que ». Elle se livre, car elle sait que l'accompagnant accueille ce qu'elle vit avec le plus de compassion possible. Cette parole lui permet de clarifier ce qu'elle vit de son point de →

→ vue, de découvrir qui elle est vraiment et d'ouvrir les yeux sur les manipulations qu'elle subit.

Tout au long de votre vie professionnelle, vous avez été la cible de comportements pervers. Comment l'expliquez-vous ?

Oui, cela m'est souvent arrivé, dans l'exercice de professions très diverses : pasteure, professeure dans le secondaire et à l'université. Au départ, il y a eu une forme de jalousie. Elle fait partie du programme de la perversion, avec la comparaison et la rivalité. « Tu es la plus lue de l'université, tout le monde t'adore ! », m'avait lancé un collègue. Moi qui n'avais aucune confiance en moi à l'époque, je tombais des nues ! La deuxième

était justement l'objet de mes conférences à Trosly ? Tout se serait probablement effondré. Il y a toujours chez l'autre une part de mystère qu'on ne peut pas comprendre. Je suis tombée de moins haut que beaucoup qui l'avaient quasiment divinisé, car il y a longtemps que je n'idéalise plus personne. Tout en gardant confiance, il faut intégrer l'éventualité de points aveugles, de fêlures chez l'autre.

Peut-on dissocier l'œuvre de son auteur ?

Dans l'évangile de Matthieu, Jésus a cette phrase surprenante à propos du comportement tordu et hypocrite de certains scribes et pharisiens : « Faites donc et observez tout ce qu'ils vous disent ; mais

En moi, il y a plus grand que moi, et je peux m'appuyer sur ce socle.

raison est que je suis assoiffée, enragée de vérité. Cela se traduit dans ma relation avec les autres. Je ne supporte pas le mensonge. Peut-être est-ce parce qu'on m'a tellement menti, manipulée dès mon enfance. Les gens qui m'ont fait souffrir dans le cadre professionnel, dans le milieu ecclésial ou universitaire, sentaient cela. J'étais dangereuse car, inconsciemment, je les démasquais. Ils sentaient aussi qu'au fond, j'étais libre et qu'ils ne pourraient avoir aucune prise sur moi.

Vous avez bien connu Jean Vanier. Avez-vous été surprise par la révélation d'abus sexuels de sa part ?

Je suis allée à plusieurs reprises à la ferme de Trosly (Oise), dans laquelle Jean Vanier accueillait des personnes handicapées. Chaque rencontre était lumineuse. Mais j'ai toujours trouvé qu'il y avait, en arrière-fond de ce qu'il écrivait, une forme d'angoisse qui n'était pas clarifiée. Peut-être, en plus de l'emprise de son père spirituel Thomas Philippe, a-t-il subi quelque chose pendant son enfance ? Jean Vanier fait partie de tant et tant d'ecclésiastiques, d'éducateurs, d'enseignants magnifiques à certains égards, mais qui portent en eux des failles incroyables. Pourquoi n'a-t-il jamais entrepris ce travail de vérité, qui

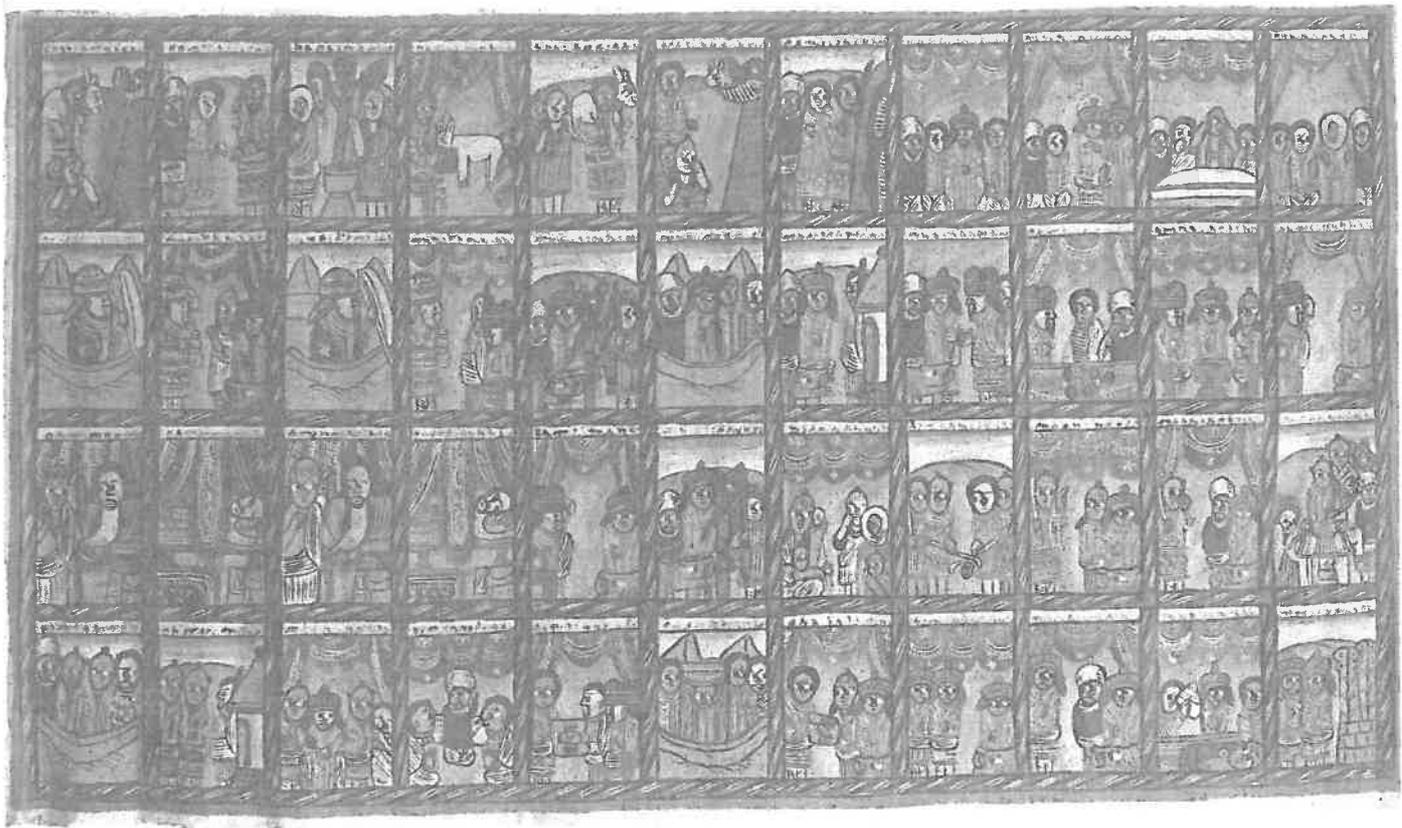
n'agissez pas selon leurs œuvres. Car ils disent, et ne font pas » (Mt 23, 3). Cela m'a intriguée. Le Christ défendrait-il ces pharisiens ? En réalité, il nous invite plutôt à éviter les jugements binaires. Malgré leurs manigances, ces gens transmettaient vraiment la beauté et la richesse de l'Écriture. Il ne faut donc pas jeter le bébé avec l'eau du bain. De même, Jean Vanier dégringolant de son piédestal, il faudrait annuler toute son œuvre ? Non ! Jésus n'a pas cautionné cette logique.

Quels outils le Christ utilise-t-il pour réagir à la perversion ?

Ils sont nombreux, mais les textes appellent notamment, de manière répétitive, à la vigilance. La formule « Veillez et priez » (Mt 26, 41) invite d'abord à être lucide sur ce qu'on subit. Le mot « lucidité » vient du latin « *lux* » et il invite à faire la lumière sur sa propre histoire. Une autre ressource est la différenciation : se mettre à distance pour comprendre ce que l'autre me fait subir. Elle permet de découvrir en soi un socle indestructible que j'appelle « l'ego divin ».

Qu'est-ce que cet ego divin ?

Beaucoup font une confusion terrible entre le narcissisme et l'ego divin, ce qui les empêche de



« Au mur de la petite pièce où je mène mes entretiens en accompagnement spirituel, il y a une tenture rapportée d'Éthiopie. Elle illustre la légende traditionnelle de la reine de Saba ramenée chez lui comme épouse par le roi Salomon. »

dépasser leur manque de confiance en eux. Chez Jésus, cet ego divin se manifeste par la parole « Moi, JE SUIS » (Jn 8, 58), réponse aux Juifs qui le harcèlent de questions. Nul besoin d'être meilleur que tout le monde, d'avoir tel titre ou telle qualification : nous sommes juste nous. Et contre cela, nos ennemis ne peuvent rien. Cela signifie aussi : « En moi, il y a plus grand que moi, et je peux m'appuyer sur ce socle. » L'ego divin, c'est notre origine « Autre », que nous expérimentons comme notre « source de Vie », notre identité indestructible. « Personne ne peut nous arracher de la main du Père » (Jn 10, 29).

Notre ego divin, comment le percevons-nous dans nos vies ?

Il se manifeste dès qu'une ou deux personnes nous soutiennent, croient en notre parole au lieu

de douter de notre propos. Elles nous font ainsi découvrir ce socle indestructible, au plus profond de nous, et nous aident à nous souvenir d'elles, même quand elles ne sont pas là. Jésus lui-même nous le rappelle : « Et moi, je suis avec vous tous les jours jusqu'à la fin des temps » (Mt 28, 20). Dans toutes les circonstances où l'on doit défendre son point de vue – devant les tribunaux, avec un employeur – on peut s'appuyer sur cet ego divin.

Dieu se révèle donc dans l'expérience de l'altérité...

Oui. Dieu est dans l'autre, mais, d'abord, Dieu est Autre. C'est le Tout-Autre. Je sais qu'il veut mon bien. Cette conviction est au cœur de ce que je ressens spirituellement. Je ne pourrai jamais dire ce qu'il est, autant mettre le souffle divin dans un flacon. Mais cette altérité m'aide à accepter ce que je ne comprends pas dans les situations de perversion, face au mal et à la souffrance. Quand notre fils Samuel s'est suicidé, en 2001, tout s'est effondré autour de moi à la manière d'une explosion atomique. Je ne voyais que décombres à perte de vue. Moi qui me sentais proche de Dieu depuis →

→ toute petite (mon père était pasteur), je l'ai alors découvert autrement. À cette période au-delà de la foi, où croire en Dieu ou pas n'avait pour moi plus d'importance, des signes m'arrivaient de la Vie, comme un oiseau cognant à ma fenêtre, un arc-en-ciel. Ce que j'appelle des cailloux blancs sur mon chemin. J'ai décidé de me laisser faire par ce deuil, ce qui m'a ouverte à Dieu comme étant la Vie, le Vivant. Je sais qu'aujourd'hui, Samuel est plus vivant que moi.

Ce n'était pas la première fois que la vie vous éprouvait...

Non. Je suis amnésique des dix premières années de ma vie à cause du mal subi dans mon enfance et dont je préfère ne pas parler. À l'âge de 33 ans, suite à une crise dans ma famille d'origine qui a provoqué l'effondrement de mes repères, j'ai commencé une psychothérapie. Je me suis rendu compte que je m'étais construit un monde imaginaire pour survivre, mais que ce n'était pas du tout la réalité. Le comportement de mes proches m'a sauté à la figure. J'ai sombré dans une angoisse indescriptible. Il fallait consulter au plus vite. J'étais acculée : ou je faisais un travail sur moi-même ou je mourais.

Comment avez-vous travaillé ?

Le moteur de ma thérapie a été essentiellement le travail sur les rêves et les cauchemars. À travers eux, j'ai retrouvé mon histoire bribe par bribe. En parallèle, j'étais pasteur dans une paroisse de Genève et j'écrivais ma thèse de doctorat en théologie sur Job : *Le pardon originel : de l'abîme du mal au pouvoir de pardonner* (Éd. Labor et Fides, 1994). À certains moments, je me suis demandé si je n'étais pas schizophrène. Je pouvais pleurer une matinée entière les horreurs que j'avais trouvées dans mon histoire et me rendre à 14 heures à la paroisse pour des entretiens, des animations de groupe, des prédications à écrire. J'ai toujours donné le change, cela m'était naturel. Il faut dire que j'étais nourrie, dynamisée : mon entourage professionnel me reflétait que j'étais autre chose qu'une flaque noire et je me suis exercée à y croire. Pourtant, selon les thérapeutes qui m'ont accompagnée, j'aurais dû mourir. J'ai non seulement

survécu à mon histoire, mais aussi au fait de la revivre lors de ma thérapie. Il y a là quelque chose de miraculeux. Je suis un exemple vivant, ambulante, que plus grand que soi existe !

Vous avez été pasteur pendant dix-sept ans ; vous êtes accompagnante spirituelle. Tout au long de votre vie, vous avez expérimenté cette force de l'altérité...

Je vois Dieu sans arrêt dans mon lien à l'autre. Je suis quelqu'un d'hypersociable : je crève si je n'ai pas d'échange. Le prologue de l'évangile de Jean dit : « Au commencement était la parole. » En fait, au commencement était la relation, puisque la parole suppose la relation. Diplômée en philosophie et en théologie protestante, j'ai profité d'une expatriation à Boston (États-Unis), en 1983, avec mon mari, pour faire un stage de pastorat dans une église presbytérienne. La communauté était d'une vitalité incroyable. Ma maîtresse de stage prêchait divinement bien. Pour la première fois de ma vie, j'ai vu des femmes pasteures en activité. Cette expérience m'a enthousiasmée. Je me suis dit : « Tu es faite pour être pasteur ! » À mon retour à Genève, je me suis engagée dans une paroisse d'une richesse extraordinaire. Très vite, des demandes d'accompagnement sont arrivées. Par la suite, j'ai créé, avec d'autres, l'Association pour l'accompagnement spirituel (Aaspir). Toutes ces années, les gens ont partagé avec moi leurs histoires personnelles, leurs expériences spirituelles... et je n'ai rien connu d'aussi passionnant. Mais, pour accéder à cette capacité d'écoute bienveillante, d'accueil sans condition et sans jugement, j'ai dû, comme tout le monde, me déparasiter des poids liés à mon histoire personnelle.

La bienveillance, c'est le secret d'un bon accompagnement ?

Beaucoup de victimes disent qu'elles ont été sauvées grâce à un accueil bienveillant, totalement inconditionnel, qui leur a témoigné du Vivant. Même si l'on a perdu la foi en l'Église ou si l'on souffre d'une image de Dieu déformée, il suffit de croiser la route d'une personne qui pratique cette bienveillance incarnée pour retrouver espoir et être mis sur la voie de la bienveillance divine. ■

Croire.

Grâce à moi ou grâce à Dieu? Quelle est la part de mon mérite et de ma liberté personnelle dans le cours de mon existence? Comment comprendre la Providence, cette collaboration spirituelle entre Dieu et l'homme aux contours si mystérieux?

« **C** 'est vraiment Dieu qui m'a guidé là. » « J'ai compris que cette épreuve m'avait été envoyée pour approfondir ma foi. » Chez les croyants, l'usage de ces formules est fréquent, comme une reconnaissance, souvent émue, de la présence tangible de Dieu dans leur existence. Elles évoquent l'expérience de foi – parfois sensible – d'une personne, de l'accomplissement du dessein de Dieu pour elle. Des portes qui s'ouvrent pour un projet qui paraissait à première vue infaisable. Des consolations qui viennent et même du sens qui émerge au creux d'épreuves cruelles. Mais, passé ce cercle « d'initiés », ces interprétations de foi dans le déroulement des événements risquent de faire se lever quelques sourcils. Croire en Dieu? Passe encore. Mais croire en la « Providence », mot jadis intégré au vocabulaire courant et désormais exclusivement relégué au registre chrétien, peut apparaître, dans une société sécularisée, comme un recours au langage du magique et de l'autosuggestion.

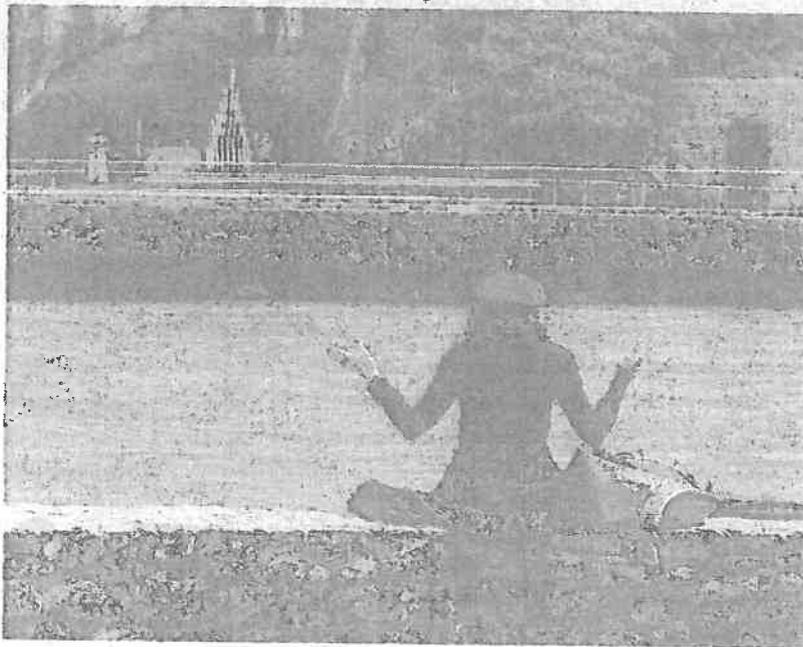
« Pour les cultures modernes, l'action divine apparaît désormais comme datée. »

Même dans l'Église, l'utilisation du terme se raréfie. « Vous n'entendez jamais un sermon à ce sujet dans une église », s'agace le père Pierre Descouvemont, prêtre du diocèse de Cambrai, auteur d'un ouvrage sur la Providence (1). « Pour les cultures modernes, l'action divine apparaît désormais comme datée, ça évoque des affaires anciennes », reconnaît le père François Euvé, rédacteur en chef de la revue jésuite *Études*.

Les raisons sont multiples. Pour partie, l'histoire contemporaine, particulièrement la barbarie du XX^e siècle, la chute des grands récits et la crise écologique que nous affrontons ont affaibli la

conviction que Dieu maîtrise le cours de l'histoire. Et cette perte de foi se répercute à l'échelle du croyant. Si bien que, désormais, la Providence peine à se frayer un chemin dans les cœurs. Pourtant dans cette affirmation que « Dieu fait tout concourir au bien de ceux qui l'aiment » (Rm 8, 28), se joue notre authentique rapport à Dieu. Comment pensons-nous qu'il agit dans nos vies et répond à nos prières? Selon le *Catéchisme de l'Église catholique*, « le témoignage de l'Écriture est unanime : la sollicitude de la divine providence est concrète et immédiate, elle prend soin de tout, des moindres petites choses jusqu'aux grands événements du monde et de l'histoire. »

La barbarie du XX^e siècle, la chute des grands récits et la crise écologique que nous affrontons ont notamment affaibli la conviction que Dieu maîtrise le cours de l'histoire.



Une femme priant devant le sanctuaire de Lourdes. Lillian Cazabet/Hans Lucas

Croire à l'action de la Providence dans nos vies, c'est se heurter à deux immenses paradoxes d'abord, l'énigme du mal permis par un Dieu dont la volonté est nous le croyons, toujours par faite. Il faut aussi se résoudre à admettre la coexistence de notre libre arbitre avec la souveraineté absolue de Dieu sur nos vies. Deux apories qui ont donné lieu à nombre de disputes théologiques au cours de l'histoire, entre les tenants d'un providentialisme confinant à la prédestination des êtres et ceux qu'on pourrait ranger du côté des « pélagianistes ». Ces derniers postulant que l'homme peut accéder au salut avec ses mérites propres, sans la grâce de Dieu. Dans son exhortation apostolique *Gaudete et exultate* (mars 2018), le pape François désigne cette doctrine comme un des subtils ennemis contemporains de la sainteté.

Car, dans la vie d'un croyant, ces mauvaises compréhensions de la Providence peuvent bien jouer un rôle démobilisateur.

Suite page 12. ●●●

Croire/Grâce à moi ou grâce à Dieu?

«Ce qu'il faut toujours rappeler sur ce sujet, c'est que Jésus lui-même a eu du mal à affronter la volonté de Dieu.»

●●● Suite de la page 11.

Comment se motiver à porter des projets quand l'on pense que tout est joué d'avance, le succès comme l'échec? Ou, à l'inverse, comment comprendre la sollicitude de Dieu pour nous sans croire que l'on peut compter sur ses réponses à nos prières et son aide dans nos vies? «Il y a cette tension inhérente à toute existence chrétienne qui est de se glorifier ou se mépriser à tort», soupire le père jésuite Paul Valadier. Or, tout vient en même temps de Dieu et de l'homme. «Je me rapproche du dessein de Dieu pour moi quand je mets en œuvre les talents qu'il m'a confiés. C'est dans cette collaboration, cette synergie que la Providence s'incarne», détaille-t-il. Si la parabole des talents peut résoudre la question de la réussite, elle peine pourtant à répondre à celle des drames qui peuvent nous frapper.

«Je me rapproche du dessein de Dieu pour moi quand je mets en œuvre les talents qu'il m'a confiés.»

«La grande difficulté pour un prêtre, c'est de parler de la Providence aux fidèles sans tomber dans le systématisme», expose le père Descouvemont. «Si je suis aumônier d'hôpital, il est évident que je ne vais pas dire aux malades que c'est la Providence qui les a cloués au lit et qu'ils y découvriront forcément un sens ici-bas. Je crois que ce qu'il faut toujours rappeler sur ce sujet, c'est que Jésus lui-même a eu du mal à affronter la volonté de Dieu, s'émoult-il. Le Christ a ressenti de la frayeur et de l'angoisse avant sa crucifixion, il dit qu'il ne veut pas monter au Calvaire. Mais il n'est pas descendu de sa croix. Accepter la Providence, c'est le sommet de la vie chrétienne.»

De là à dire que le sublime dans la foi se nomme «résignation» devant les épreuves de la vie, il n'y aurait qu'un pas. Et pourtant, c'est l'exact opposé que nous enseigne la tradition chrétienne. Si les récits de la Bible ne manquent pas de figures, modèles d'abandon dans la confiance à Dieu, ces



Des croyants chantant des prières sur le pont de la Tournelle pendant l'incendie de la cathédrale Notre-Dame, à Paris. Vincent Bolson/Rivis Press

repères

Deux ennemis subtils de la sainteté

Dans le second chapitre de son exhortation apostolique *Gaudete et exsultate* (mars 2018) sur l'appel à la sainteté dans le monde actuel, le pape François désigne deux ennemis subtils de la sainteté :

le gnosticisme et le pélagianisme. Ces deux dérives se caractérisent par une spiritualité désincarnée, due à une mauvaise interprétation de la grâce de Dieu dans nos vies.

Le gnosticisme désigne la croyance selon laquelle l'accumulation de connaissances spirituelles pourrait permettre d'apprivoiser le mystère de Dieu. Le risque est d'oublier

dans sa vie de chrétien la valeur première de la charité.

Le pélagianisme attribue à la volonté humaine la capacité d'obtenir son salut grâce à ses bonnes actions, en se passant de la grâce de Dieu. Se croyant en mesure de mener une vie morale par ses propres forces, le croyant se dispense de prière et se coupe d'une relation vivante à Dieu.

«Ce qui est envoyé par Dieu n'est pas l'épreuve qui nous assaille mais, en elle, l'Esprit qui nous pousse à nous laisser nous unir au crucifié», précise encore Jean-Baptiste Lecuit (3), théologien catholique. À cet égard, l'enseignement chrétien nous indique qu'il faut sans cesse travailler à accueillir l'Esprit et la grâce de Dieu, notamment à travers la prière et la méditation des Évangiles. Ainsi, résume le père Descouvemont, «car rien n'est écrit à l'avance, Dieu est toujours en train de nous créer par une parole d'amour».

Héloïse de Neuville

(1) Peut-on croire à la Providence? Éditions de l'Emmanuel, 2007.

(2) Éditions Novall, 2006.

(3) L'épreuve de la providence.

Plan inflexible ou liberté qui se risque?

Recherches de science religieuse (2018).

mêmes personnages sont également en proie à des luttes spirituelles intenses. Job ou Abraham en sont les exemples les plus connus. Les Écritures exigent bien de chaque chrétien qu'il participe à la révolte pour que le péché du monde soit combattu. C'est donc

dans le Christ et sa croix qu'il faut toujours continuer à chercher le mystère de la Providence. «La croix est le signe que Dieu n'agit pas d'abord à coups de miracles, en empêchant les échecs et en effaçant les blessures. Elle indique que l'Évangile de Dieu aide plutôt à

assumer le mal et les épreuves de la vie lorsqu'ils sont inévitables. La providence divine s'exerce à un niveau plus profond, celui du lien qui nous attache à la vie de Dieu et à son Royaume», explique le théologien Jacques Lison dans son ouvrage *Dieu intervient-il vraiment?* (2).

«Réussir à reconnaître l'action de Dieu dans sa vie»

Entretien

Sœur Bénédicte Lamoureux

Religieuse xavière, directrice du Centre spirituel jésuite Coteaux-Pais à Toulouse

L'accompagnement spirituel que sœur Bénédicte Lamoureux délivre avec sa congrégation doit aider les fidèles à mieux cerner les traces de Dieu dans leur vie.

En quoi consiste l'accompagnement spirituel des xavières ?

Sœur Bénédicte Lamoureux :

Notre accompagnement spirituel repose sur la manière de faire de saint Ignace de Loyola et ses *Exercices spirituels*. Il doit aider celui qui le sollicite à repérer les traces de l'action de Dieu dans son histoire, dans son quotidien afin de

discerner la volonté de Dieu pour lui. Trop souvent, on a ce sentiment d'être emporté par la vie, qu'elle nous mène, car nous ne faisons pas assez attention aux mouvements de l'Esprit. Notre écoute dans l'accompagnement invite la personne accompagnée à la relecture des événements passés de son existence, pour l'aider à nommer et relier les événements entre eux et ainsi distinguer petit à petit ce qui relève du chemin avec Dieu ou non.

Pour que cela puisse être fructueux, il faut que la personne accompagnée prenne le temps de prier, de relire sa journée de son côté, sous la lumière plus haute et plus large de Dieu. C'est ainsi qu'elle pourra identifier ses goûts, ses joies véritables, ses consolations et aussi ses zones d'ombre. Lorsqu'elle parle de tout cela, l'accompagnateur l'aidera alors à y découvrir un chemin qui se trace peu à peu, à définir une personnalité spirituelle, voire une vocation. Pour saint Ignace par exemple, c'était «aider les âmes». Je dirai

«Reconnaître la Providence dans sa vie, c'est d'abord un chemin de vérité envers soi-même.»

donc que reconnaître la Providence dans sa vie, c'est d'abord un chemin de vérité envers soi-même. Ce n'est qu'à cette première condition qu'on peut apercevoir les traces de Dieu dans sa vie.

Pouvez-vous nous donner un exemple de ce chemin de vérité ?

S.B.L. : J'ai accompagné, il y a des années, une dame de 40 ans, mariée depuis peu. Elle rendait grâce pour son mari et pour Dieu de manière un peu étrange, exagérée, avec des louanges. Mais j'entendais derrière cette prière une autre musique, une douleur sourde qu'elle n'osait pas dire. En réalité, j'ai découvert, peu à peu, dans l'accompa-

gnement, que cette femme souffrait de ne pas avoir d'enfant. Je lui ai proposé de prier avec des psaumes. Il fallait qu'elle puisse oser dire à Dieu la détresse qui habitait son cœur, et même sa colère. Découvrir qu'elle pouvait oser être en vérité devant Dieu, cela changeait tout pour elle ! Elle n'était plus obligée de louer malgré elle un Dieu qui... en apparence la faisait souffrir. Elle ne comprenait plus sa foi, mais davantage en vérité, elle a pu découvrir un Dieu qui au contraire ne l'avait pas abandonnée, elle pouvait prendre appui sur Lui pour vivre les événements de sa vie...

Comment ne pas confondre nos propres désirs avec les plans de Dieu pour nous ?

S.B.L. : En tant qu'accompagnatrices, nous prêtons attention aux effets d'une décision prise par la personne. Saint Ignace était très sensible à cela. À 26 ans, alors qu'il multipliait les conquêtes et les divertissements, il a les jambes brisées sur le champ de bataille et passe plusieurs mois allongé sur son lit. Alternent alors des moments où il rêve à une belle dame (il se crée un roman imaginaire de chevalerie galante) et d'autres où il lit la vie du Christ, de saint François et de saint Dominique. Il se rend compte que les premières pensées (désirs chevaleresques) le laissent au bout du compte sec et mécontent, déçu, tandis que les secondes (imiter les saints) lui procurent dynamisme et joie. C'est d'abord ce contraste qui amène Ignace à relire et réorienter sa vie. Il s'agit donc pour nous aussi de repérer ces différents mouvements en nous ; préciser ce qui nous donne paix et joie, dynamisme ou au contraire nous rend au fond triste et mécontent, malgré le plaisir initial. La volonté de Dieu pour nous n'est pas arbitraire. Notre vie n'est pas un jeu de piste dans lequel il faudrait trouver la sortie. Dieu nous laisse libre, c'est sa manière de nous aimer. Les mouvements de l'Esprit sont la boussole pour nous diriger, et notre joie sera la rencontre de notre liberté avec celle de Dieu.

Reportage par Hélène de Neville

dis-moi en quoi tu crois

Par Jean-Baptiste de Fombelle
Journaliste
à Bayard Service



Courage!

C'est une réflexion qui me travaille depuis le début de la crise sanitaire. Les chrétiens et leurs pasteurs pouvaient-ils dire, ces derniers mois, que la mission de l'Église était «fermée pour cause maladie» ? Engagé au quotidien auprès des paroisses, des diocèses, des mouvements et services d'Église, je suis resté autant que possible en contact avec tous ces acteurs confinés.

Bien sûr, il y a d'un côté ces dizaines d'initiatives innovantes, ces centaines de volontaires masqués qui ont arpenté villes et villages pour soutenir les plus faibles et fragiles, ces «Web-amôneries», ces messes et adorations retransmises... Mais il y a aussi tous ces prêtres, religieux, laïcs, trop nombreux pour que je ne m'en sois pas inquiété. Silencieux, ceux-là ont vécu comme tétanisés, sidérés, incapables de penser quoi que ce soit pour inventer des alternatives, mêmes temporaires, à la vie d'avant. «On ne peut rien faire, on attend. Ce n'est pas ça notre vocation, ni notre mission...», ai-je souvent entendu ! Beaucoup m'ont dit avoir été gagnés par une angoisse, légitime parfois, irraisonnée souvent aussi. J'ai alors pensé aux disciples encore enfermés, cinquante jours après Pâques parce qu'ils avaient peur.

Et puis, mystère du calendrier liturgique, l'Esprit de la Pentecôte a soufflé doucement sur ces têtes à peine déconfinées et masquées. Et chacun a pu entendre Pierre dans les Actes des Apôtres (chap. 2) citer le psaume de David : «C'est pourquoi mon cœur est en fête, et ma langue exulte de joie ; ma chair elle-même reposera dans l'espérance ; tu ne peux m'abandonner au séjour des morts ni laisser ton fidèle voir la corruption.»

N'ayons pas peur ! Comme aux premiers temps, il y a urgence à annoncer le Christ ressuscité et à le vivre. Soyons prudents, mais laissons l'Esprit agir ! Laissons-le souffler sur nous pour être ses mains qui agissent, ses pieds qui nous font avancer. On ne peut plus attendre !



Des ex-voto et une photographie de Thérèse de Lisieux sur les murs de la basilique.